

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

NORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

## LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

VII

CE QUE L'ON NOMMAIT UNE JOYEUSE PARTIE SOUS LE RÈGNE  
DE SA MAJESTÉ LE ROI LOUIS XIII

Ici de nouveaux saluts furent échangés.

— Permettez-vous que je vous les présente ?

— Vous me ferez honneur, monsieur.

Le comte de Thémimes s'inclina.

— J'ai donc l'honneur de vous présenter MM. de Croissy,  
de Loran et de Sainte-Romme, tous excellents gentilshommes  
qui seront fiers de faire votre partie.



Une femme entra, enveloppée dans une mante à capuchon, le visage couvert d'un masque rouge.

Un silence profond régnait dans ce cabaret, un instant avant  
le bruit.

Les dîneurs et les buveurs, en voyant de quelle façon ces  
dix hommes s'étaient accostés, de quelle hautaine manière ils  
étaient campés sur la hanche, la main sur la poignée de la rapière,  
et tandis que de la droite ils se caressaient fièrement la moustache avec  
une ironie provocante, avaient tout de suite flairé un duel, et,  
naturellement, ils ne voulaient rien en perdre.

— Monsieur de Guise, reprit le comte de Thémimes, à  
part monsieur de Chevreuse et moi, je crois que mes compagnons  
vous sont inconnus.

— En effet, monsieur le comte.

— La noblesse de ces messieurs est écrite sur leur visage.  
Nous les accepterons de grand cœur, mes amis et moi, pour ad-  
versaires.

Les dix gentilshommes se saluèrent et remirent leurs feutres  
sur la tête.

— Que faisons-nous, messieurs ? demanda alors le comte  
de Langeac.

— Messieurs, nous sommes à vos ordres, répondit à la fois  
les cinq gentilshommes.

— Alors, monsieur de Thémimes, j'ai l'honneur de croi-  
ser l'épée avec vous.

— Soit, monsieur !

— Et moi avec vous, monsieur de Chevreuse, dit alors le comte du Luc, après avoir échangé des sourires et des poignées de main avec les trois gentilshommes huguenots.

— Monsieur le comte du Luc, je vous remercie, répondit le comte de Chevreuse avec un profond salut.

Le baron de Bassompierre noua la partie avec M. de Croissy.

Le comte de Langeac avec M. de Lérans, le marquis de La Fare avec M. de Sainte-Romme.

— Et maintenant, messieurs, dit vivement le chevalier de Guise, pourpoints bas, s'il vous plaît !

— Un instant, dit Bassompierre, qui était le plus âgé de la troupe ; un instant, s'il vous plaît. Battons-nous, je le veux bien ; mais prenons nos aises. Me permettez-vous, messieurs, de régler cette affaire ?

— Faites, faites, monsieur de Bassompierre, répondirent à la fois tous les gentilshommes.

Bassompierre jeta un regard autour de lui et aperçut l'hôtelier qui, à quelques pas en arrière, examinait ce qui se passait d'un air fort peu rassuré.

— Viens ici, drôle ! lui cria-t-il.

— A vos ordres, monseigneur, répondit le cabaretier en tournant son bonnet entre ses mains.

— Ces messieurs et moi nous retenons cette table, tâche que la chère soit bonne et les vins exquis, si tu tiens à tes oreilles.

— Oh ! monseigneur peut être tranquille, il sera satisfait.

— Cela te regarde. Mais avant de nous asseoir côte à côte, nous avons certaine affaire à régler. N'aurais-tu pas quelque endroit commode ?

— Monseigneur... répondit-il avec hésitation

— Prends cette bourse, maraud, et réponds nettement, ou sinon...

Le cabaretier attrapa à la volée la lourde bourse que lui jetait Bassompierre et l'engouffra avec une grimace joyeuse dans une poche de son haut-de-chausses.

— Je crois avoir ce que vous désirez, monseigneur, dit-il, et si vous daignez me suivre ainsi que vos nobles compagnons.

— Marche devant, drôle, et si je suis satisfait, le dîner sera compté à part.

Le cabaretier salua jusqu'à terre.

— J'ai, à deux pas d'ici, dit-il, une espèce de hangar sous lequel je serre mon bois pour l'hiver. Ce hangar est vide en ce moment ; je crois qu'il vous conviendra, monseigneur.

— Va pour le hangar, dirent en riant les gentilshommes.

— Seulement, fais vite, nous sommes pressés, ajouta monsieur de Thémines.

— Le temps d'allumer des torches, monseigneur, et d'avertir mes valets.

Un gentilhomme quitta alors le siège sur lequel il était assis, s'approcha, le feutre à la main, du groupe des Raffinés, et, après les avoir courtoisement salués :

— Excusez-moi, messieurs, dit-il, mais je crois avoir entendu ce marouffe parler de valets. Nous sommes ici quelques gentilshommes de bon Dieu qui considérons comme un honneur de vous éclairer pendant cette rencontre.

— Monsieur, tout l'honneur sera pour nous, répondit Bassompierre. Nous acceptons avec joie, mes amis et moi, votre gracieuse proposition. Quel est votre nom, s'il vous plaît, mon cavalier ?

— Le comte d'Orval, pour vous servir, monsieur.

— Eh bien, monsieur le comte d'Orval, nous nous félicitons, moi surtout, en particulier, de faire la connaissance d'un gentilhomme aussi accompli que vous l'êtes. Mieux vaut, en effet, ne pas mêler les valets à cette affaire.

Pendant l'échange de ces quelques paroles, l'hôtelier avait distribué des torches aux quinze ou vingt personnes qui se trouvaient alors dans la salle et qui les avaient acceptées avec un empressement joyeux.

— Veuillez me suivre, messieurs, dit l'hôtelier.

Les torches furent allumées, et tous les assistants suivirent le cabaretier.

Ainsi que celui-ci l'avait dit, la distance n'était pas grande. Il fit le tour de sa maison, ouvrit la porte d'un jardin particulier sous les nombreuses tonnelles duquel sans doute se réuniraient, l'été, les buveurs, traversa ce jardin et introduisit les trente ou quarante personnes qui le suivaient dans un vaste hangar, complètement vide en effet et dont le sol, en terre battue, était uni comme l'aire d'une grange.

— Êtes-vous satisfaits, messeigneurs ? dit-il.

— Parfaitement, répondit Bassompierre. L'endroit est des mieux choisis ; maintenant, drôle, retourne à tes fourneaux. Si nous avons besoin de toi, nous t'appellerons.

— Le cabaretier salua respectueusement et s'empressa de sortir.

Les gentilshommes porte-torches s'étaient placés à droite et à gauche, le long des murs du hangar, de façon à laisser toute liberté aux combattants.

Ceux-ci se séparèrent aussitôt en deux troupes, et, en moins de deux minutes, ils se trouvèrent face à face, nus jusqu'à la ceinture, l'épée d'une main, et chacun campé dans sa garde favorite.

Il y eut un instant de silence suprême.

— Messieurs, dit Bassompierre, nous allons avoir l'honneur de vous charger.

— Nous vous attendons, messieurs, répondit aussitôt le comte de Thémines.

Bassompierre leva son épée.

— Guise, du Luc, La Fare, de Langeac, Bassompierre... en avant ! cria-t-il.

— En avant ! répétèrent les quatre gentilshommes.

Les dix hommes se ruèrent alors, l'épée haute, les uns contre les autres.

Pendant quelques instants, il fut impossible aux spectateurs de distinguer ce qui se passait.

On n'entendait d'autre bruit que celui de la respiration haletante des combattants et le froissement sinistre du fer contre le fer ; puis les groupes se disjoignirent et s'écartèrent à droite et à gauche.

A la première passe M de Croissy avait été tué raide par Bassompierre.

Le comte de Langeac avait reçu de M. de Lérans un coup d'épée à travers le bras.

Les autres continuaient à ferrâiller.

— A moi ! monsieur de Lérans, cria Bassompierre.

Le comte du Luc, pour qui ce duel était un véritable plaisir et qui n'en voulait pas autrement au comte de Chevreuse, reconnaissant la grande supériorité qu'il avait sur lui, se contenta de lui nouer l'épée et de la lui faire sauter en l'air, puis il attendit.

M. de Chevreuse, sans prendre son épée que lui présentait un des spectateurs, s'approcha du comte du Luc, et, après l'avoir courtoisement salué :

— Monsieur, lui dit-il, vous pouviez me tuer ; vous ne l'avez pas fait ; soyons amis, voulez-vous ?

— De grand cœur, monsieur, car j'éprouve pour vous une grande sympathie.

Ils se serrèrent la main, s'embrassèrent, et tout fut dit entre eux.

Au même instant, le comte de Thémis tombait à la renverse en s'écriant avec un rire railleur :

— Par la mort-Dieu ! je crois que j'en tiens !

Il en tenait en effet. Le chevalier de Guise lui avait passé son épée à travers le corps.

— Vous rendez-vous, monsieur ? dit le chevalier de Guise.

— Oui, chevalier, répondit le comte, mais à une condition ?

— Laquelle ?

— C'est que, si j'en reviens, vous m'apprendrez ce coup-là, n'est-ce pas ? il est superbe ! et que nous serons amis.

— Nous le sommes déjà, mon cher comte, et croyez que je suis désespéré de ce qui arrive.

— Allons donc ! je vous répète que le coup est magnifique. Ah ! c'est égal, il a été rudement porté. Votre main ? ajouta-t-il avec effort.

— La voilà !

Le comte serra la main du chevalier, et il tomba évanoui.

La partie engagée entre Bassompierre et M. de Lérans était terminée. Bassompierre avait reçu une égratignure à la main et avait grièvement blessé M. de Lérans à la cuisse.

Le marquis de La Fare et M. de Sainte-Romme combattaient encore. Rien n'était plus singulier que ce duel.

Le marquis de La Fare, nous l'avons dit, était presque un enfant. Il était mince, svelte, leste et adroit comme un singe. M. de Sainte-Romme, au contraire, était une espèce de géant très-gros, très-vigoureux, mais d'une nature assez lymphatique et ne se remuant qu'avec une raideur automatique qui contrastait de la manière la plus étrange avec l'agilité de son adversaire, dont il ne pouvait jamais rencontrer l'épée, et qui, lui, lui portait botte sur botte et le piquait en vingt endroits à la fois, avec une rapidité foudroyante.

Malgré sa force herculéenne, le gentilhomme protestant commençait à se fatiguer : il soufflait comme un bœuf, et, de plus, les nombreuses piqûres qu'il avait reçues, sans être autrement dangereuses, le rendaient furieux, ce qui lui enlevait encore une partie de ce sang-froid, si précieux en telle circonstance.

MM. de Guise, Bassompierre et du Luc entourèrent alors les combattants.

— Rendez-vous, monsieur, lui cria le chevalier du Luc. Vous êtes seul à combattre et nous sommes quatre contre vous.

M. de Sainte-Romme hocha négativement la tête et continua à ferrailer.

— Rendez-vous, comte, lui cria M. de Chevreuse.

— Le combat est inutile, maintenant, lui dit M. de Lérans qui serrait son écharpe autour de sa cuisse.

— Puisque vous le voulez ! dit M. de Sainte-Romme.

— Vous vous rendez ?

— Non pas ! fit-il en ricanant,

Et, bondissant sur son adversaire avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable, il lui fit sauter l'épée des mains, le

renversa du même coup, lui appuya le genou sur la poitrine, et lui posant sa dague sur la gorge :

— C'est vous qui vous rendez, n'est-ce pas, monsieur le marquis de La Fare ? lui dit-il d'une voix railleuse.

— Ma foi, oui ! répondit le jeune homme en éclatant de rire. Corps-Dieu ! c'est bien joué ! je reconnais maintenant que vous êtes plus habile que moi.

— J'ai voulu vous servir de quintaine, répondit le géant en lui tendant la main pour l'aider à se relever. Je désirais savoir comment vous tirez l'épée, mon gentilhomme.

— Pourquoi donc cela ? demanda curieusement le marquis.

M. de Sainte-Romme salua.

— J'ai l'honneur de beaucoup connaître monsieur votre père, monsieur le marquis, et je suis l'un de ses plus privés.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, j'espère que vous serez aussi mon ami et que vous direz à mon père que je me suis bravement battu.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

Déjà plusieurs des spectateurs s'étaient empressés de porter secours aux blessés que l'on avait fait transporter sur des civières à leurs demeures, ainsi que M. de Croissy, si prestement tué par Bassompierre.

Les gentilshommes avaient repris leurs vêtements, avaient quitté le hangar et étaient rentrés dans le cabaret.

Seulement au lieu de dix, ils n'étaient plus que sept.

MM. de Bassompierre, de Langeac, légèrement blessés : le premier au bras, le second à la main, et enfin M. de Sainte-Romme que le marquis de La Fare avait criblé de piqûres.

Mais tous étaient joyeux, frais, dispos et prêts à faire le meilleur accueil aux mets et aux vins qu'ils avaient commandés.

Pendant leur absence, plusieurs autres personnes étaient entrées dans le cabaret, mais la table marquée par les Raffinés était restée libre et les attendait pliant presque sous le poids des plats et des bouteilles.

Ils s'assirent joyeusement côté à côté, attirèrent les mets à eux et commencèrent à manger gaiement en riant et en échangeant force lazzi.

Il était alors neuf heures du soir environ.

C'était le moment où les promeneurs, quittant le Cours-la-Reine, rentraient dans la ville et commençaient à affluer dans le cabaret des Tuileries pour terminer gaiement la soirée soit en soupant, soit en jouant, soit en buvant ; quelques-uns même y venant pour des rendez-vous d'amour ; car ce cabaret déjà célèbre donnait indistinctement l'hospitalité aux joueurs, aux buveurs et aux amoureux.

D'ailleurs personne ne s'en plaignait, au contraire !

L'on buvait bouteille sur bouteille ; la gaieté et les joyeux propos étaient à leur comble ; le comte du Luc tenait vaillamment tête à ses compagnons ; il buvait sec, avait la riposte vive, spirituelle, acérée, il se montrait enfin aussi insouciant et aussi fou que ses compagnons.

Peu à peu le souper en se prolongeant menaçait de dégénérer en orgie. Déjà l'ivresse fermentait sourdement dans les cerveaux.

Onze heures sonnèrent à un coucou [à gaine placé dans un des angles de la salle.

Le comte du Luc tressaillit, il passa la main sur son front.

— Déjà onze heures ! s'écria-t-il.

— Que nous importe ? fit le chevalier de Guise. Ne sommes nous pas bien ici ?

— Certes.

— Eh bien alors, à votre santé, comte ! Et ! sang-Dieu ! restons à boire jusqu'à demain. Nous ne savons pas ce que la journée prochaine nous réserve.

— Oui, fit le comte de Chevreuse, au diable les soucis !

— C'est que, messieurs, hasarda le comte, j'ai un rendez-vous.

— Eh, cher ami, nous en avons tous des rendez-vous, c'est connu cela !

— Pardieu ! firent en chœur les gentilshommes.

— Cependant, messieurs, dit le marquis de La Fare d'une voix pâteuse, si c'était un rendez-vous d'amour, il ne faudrait pas retenir M. du Luc. Les femmes, voyez-vous, c'est que lorsque... enfin vous me comprenez !

Et il tomba le nez dans son verre.

— Il est ivre-mort, dit Bassompierre en riant.

— Ivre-mort ! malhonnête ! reprit le marquis en riant, c'est pas moi qui suis ivre, c'est le vin ; je subis son influence, voilà tout !

— Profondément raisonné, s'écria M. de Sainte-Romme au moins aussi ivre que le marquis, croyez-moi... j'ai de l'expérience... Vous irez loin, seulement vous ne savez pas boire, mon jeune ami ; et puis, voyez-vous, vous tenez deux verres à la fois dans la main et vous en laisserez tomber un, c'est immanquable cela.

— Ils vont bien, dit le chevalier de Guise.

— Ah ! s'écria de Langeac en vidant mélancoliquement son verre, sont-ils heureux de ne pas être blessés, ils peuvent boire !

— Ah ! pardieu ! s'écria Olivier en riant, vous êtes bien venu de faire cette observation, après avoir vidé six bouteilles à vous seul !

— Vous croyez ?

— Dame ! c'est facile à voir ; elles sont là, près de vous.

— Ah ! fit-il avec un profond étonnement, c'est vrai, Eh bien, sur ma foi, cher ami, c'est sans le savoir !

— Le fait est, ajouta Bassompierre, qu'il n'y a rien qui donne soit comme les blessures.

— Vous pouvez en parler sagement, dit en riant le comte de Chevreuse, vous avez assez de bouteilles vides autour de vous.

— Ah ! reprit Bassompierre avec un soupir de regret, nous ne savons plus boire ; nous vieillissons, messieurs !

— Parlez pour vous ! s'écrièrent tous les autres en protestant.

— Au diable ! s'écria le marquis de La Fare, il a raison... Vous avez raison, Bassompierre. Est-ce que tous les jours on ne vieillit pas d'au moins vingt-quatre heures ?

— Un éclat de rire général accueillit cette observation, cependant si logique.

— Tenez, fit Bassompierre qui devenait volontiers conteur après boire, je vous ai dit que nous ne savions plus boire, à commencer par moi, et, si vous voulez, je vais vous le prouver.

— Prouvez ! prouvez ! nous ne demandons pas mieux que de nous rendre à l'évidence.

— Eh bien, écoutez.

— Nous écoutons.

— C'est une anecdote de ma jeunesse.

— Ça ne fait rien, dit le marquis de La Fare, est-elle longue ?

— Non, elle est très-courte.

— Tant pis, tant pis !... Nous aurions bu davantage en l'écoutant.

— Il parle très bien, dit M. de Sainte-Romme en se penchant sur le marquis et lui versant, sans le savoir, le contenu de son verre dans le cou.

— Ouais ! fit l'autre, il pleut ici !

— Vous croyez ? Ce serait dommage... je n'aime pas à boire mon vin trempé.

— Ni moi non plus. A votre santé ! mais prenez garde mon cher, si vous continuez, vous serez bientôt ivre.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— L'histoire ! l'histoire ! demandèrent les autres.

— Figurez-vous, messieurs, que Sa Majesté défunte, Henri IV, c'était un roi, celui-là !

— Oh oui ! firent tous les autres.

— A sa santé ! dit le marquis de La Fare.

On trinqua et on but.

— Le roi Henri IV, dis-je, reprit Bassompierre, m'avait envoyé dans les Grisons pour lever six mille hommes. J'avais vingt-cinq ans, alors, j'étais solide, et je buvais comme un lansquenet.

— Eh bien, après fit le marquis de La Fare, aujourd'hui vous buvez comme un Suisse, voilà tout, continuez, c'est très-intéressant,

Tout le monde rit.

— Merci, marquis. Je buvais bien, dis-je ; ces braves Suisses m'adoraient. En six semaines je levai les six mille hommes. Le jour du départ arrivé, après avoir fait un copieux déjeuner, je montai à cheval ; mais, au moment où j'allais prendre congé des respectables représentants des Treize-Cantons, savez-vous ce qu'ils firent ?

— Non, dit le marquis, mais en revanche, mon cher Bassompierre, je ne m'en doute pas du tout.

— Que firent-ils ? demandèrent les autres.

— Ils quittèrent la salle du banquet et vinrent, armés chacun d'un immense « widercome » plein jusqu'au bord d'une coulée de Céran que je vous recommande, et, élevant leurs « widercomes » : « Monsieur de Bassompierre, me dirent-ils, nous buvons à votre heureux voyage ! » — Un instant, messieurs, répondis-je, je n'ai pas de verre pour trinquer avec vous. Je retirai ma botte droite, je la pris par l'éperon, et, me tournant vers l'hôtelier : Verse tout plein, lui dis-je, et il vida dedans treize bouteilles. Elle n'était pas pleine. J'en fis ajouter deux autres. Je voulais leur donner bonne mesure à ces braves Suisses ; je suis Lorrain, moi !

— C'est vrai ! dit le marquis de La Fare, aussi, depuis le roi Henri III, nous avons un proverbe : Ivrogne comme un Polonais, c'est connu cela. Continuez, Bassompierre mon ami, c'est écrasant d'intérêt !

— Lorsque ma botte fut pleine, moi, la tenant toujours par l'éperon, je trinquai avec mes treize Suisses ; puis je la levai, je la vidai d'un trait, et ensuite je la renversai, pour prouver qu'il n'y restait pas une seule goutte.

— Sacredieu ! s'écria le marquis de La Fare, il avait fait rubis sur l'ongle !

— Maintenant, ajouta-t-il en hochant mélancoliquement la tête, nous ne buvons plus comme cela.

— Non, fit en riant le chevalier de Guise, nous buvons maintenant dans des verres ; c'est peut-être moins grand, mais c'est certainement plus propre.

— Et puis, ajouta sentencieusement M. de Sainte-Romme en portant le goulot d'une bouteille à sa bouche, on se rattrape

— Voilà ! fit le marquis de La Fare en donnant du nez dans son assiette.

— L'anecdote est jolie, dit M. de Chevreuse. Du vin, hôte-lier ?

— Oui, oui, du vin ? répétèrent tous les autres en chœur.

En ce moment, la porte du cabaret s'ouvrit.

Une femme entra, enveloppée dans une mante à capuchon, le visage couvert d'un masque rouge.

Deux nègres, revêtus de costumes bizarres et armés jusqu'aux dents, suivaient, ou plutôt escortaient cette dame.

En passant auprès de la table où festoyaient les gentilshommes, elle jeta à travers les trous de son masque un regard d'une expression si étrange sur le comte du Luc, que celui-ci se sentit pâlir ; machinalement il se leva.

La dame fit un geste impérieux au cabaretier qui s'était avancé à sa rencontre. Elle traversa froide, sévère et d'un pas de statue la salle encombrée de buveurs et disparut dans une autre salle, précédée respectueusement par le cabaretier.

## VIII

## QUEL FUT LE SOUPER DE LA DAME AU MASQUE ROUGE, ET COMMENT IL SE TERMINA

L'arrivée de la dame masquée dans le cabaret, la façon dont elle était entrée et l'escorte extraordinaire qui l'accompagnait avaient produit un effet singulier sur toutes les personnes réunies là.

Un grand silence s'était fait tout à coup ; l'étonnement était sur tous les visages ; nul ne comprenait rien à cette étrange apparition.

Quant à nos gentilshommes, trois d'entre eux n'avaient rien vu.

Le comte de Langeac regardait mélancoliquement les bouteilles entassées autour de lui. M. de Sainte-Romme buvait à petits coups en se marmottant à lui-même des paroles inintelligibles. Quant au marquis de La Fare, les bras sur la table, son verre renversé à la main, les épaules appuyées contre le dossier de son siège, les yeux fixes et le sourire hébété, il regardait sans rien voir.

Les quatre autres, soit qu'ils fussent des buveurs plus aguerris, soit, ce qui était plus probable, qu'ils se fussent plus ménagés, avaient conservé sinon complètement leur sang-froid, du moins tout leur bon sens, et n'éprouvaient que cette légère pointe d'ivresse qui, à la suite d'un bon repas, en compagnie de joyeux amis, porte l'esprit à la gaieté et fait voir tout en rose.

— Avez-vous vu ? demanda le chevalier de Guise à Bassompierre.

— « Tarteifle ! » répondit celui-ci, à moins d'être aveugle...

— Qui peut être cette femme ? fit observer M. de Chevreuse.

— Une grande dame, sans doute, fit Olivier du Luc.

— Une grande dame étrangère, reprit le chevalier de Guise avec un sourire méprisant.

— Une grande dame de tous les pays, cher ami, dit Bassompierre ; une aventurière ne saurait avoir ces manières majestueuses et cette démarche de reine.

— Je trouve ses serviteurs nègres et leur accoutrement bizarre du meilleur goût et du dernier beau, dit M. de Chevreuse.

— Oui, mais, reprit du Luc, n'est-il pas extraordinaire

qu'à une heure aussi avancée de la nuit, elle ose pénétrer seule dans un établissement comme celui où nous sommes !

— Seule ! Diable, je trouve qu'elle mène derrière elle de quoi suffisamment la protéger.

— Vous ne me comprenez pas, mon cher de Chevreuse, ou je me suis mal expliqué. Déjà plusieurs fois, j'ai rencontré cette dame allant ainsi à travers la ville.

— Vous, monsieur du Luc !

— Oui, et cela à toute heure, soit de jour, soit de nuit. Aussi je me demande quel motif peut avoir cette dame pour en agir ainsi et mener une conduite aussi singulière.

— Le fait est, dit Bassompierre, que ses façons ne sont pas celles de tout le monde.

— Et vous l'avez toujours rencontrée seule ainsi ? demanda le chevalier de Guise.

— Beaucoup plus seule qu'elle ne l'est cette nuit, car voici la première fois que je la vois affublée de cette escorte de nègres.

— Décidément, tout cela cache un mystère.

— Si nous interrogeons l'hôte, peut-être saura-t-il quelque chose ?

— Oui, fit M. de Chevreuse, car il semble la connaître.

— Interrogeons, je ne demande pas mieux, reprit Bassompierre.

Le cabaretier fut appelé.

À toutes les questions qui lui furent adressées, le digne homme ne répondit que par des dénégations. Il ne connaissait pas cette dame. Deux fois seulement, elle était venue dans son établissement : celle-ci était la troisième. Il ne savait pas si elle était jeune, si elle était jolie, jamais il n'avait vu son visage.

Peut-être le digne cabaretier avait-il été grassement payé pour ne rien dire, ou peut-être ne savait-il rien.

Après l'avoir interrogé, les quatre gentilshommes se trouvèrent plus perplexes qu'auparavant. Ils allaient congédier l'hôtelier lorsque celui-ci ajouta avec ce sourire à la fois narquois et insinuant qui distingue les membres de cette illustre corporation :

— Du reste, messeigneurs, il vous sera facile, si vous y tenez absolument, d'interroger vous-mêmes cette dame dans un instant.

— Comment cela ? firent-ils vivement.

— Nous autoriserait-elle à aller dans la salle voisine troubler sa solitude ? dit le comte du Luc.

— Il n'est nullement besoin de vous déranger, messeigneurs, reprit l'hôtelier ; cette dame m'a ordonné de lui préparer un souper qu'elle se propose de venir manger là, ajouta-t-il en désignant une table placée tout auprès de celle des gentilshommes.

— Oh ! mais alors, rien ne sera plus facile que de causer avec elle ? dit Bassompierre.

— Mais pourquoi avez-vous mis trois couverts à cette table ? demanda le comte du Luc. Cette dame aurait-elle l'intention de souper avec ses estafiers noirs ?

— Je ne crois pas, monseigneur, elle attend, m'a-t-elle dit, deux cavaliers.

— Ah ! ah ! fit en riant le chevalier de Guise, l'affaire se complique, messieurs, le mystère prend des proportions.

— Après tout, dit le comte de Chevreuse, qu'est-ce que cela nous fait ? Cette dame, quelle qu'elle soit, est aussi libre que nous, je le suppose, de venir, s'il lui plaît, souper au cabaret. Je ne vois aucun mal à cela.

— Et nul n'a le droit de s'en formaliser, ajouta le comte du Luc.

— Aussi ne nous en formalisons-nous pas. Seulement, cela nous paraît curieux et nous désirons savoir le mot de l'énigme.

— Mon Dieu, pas autre chose ! dit le chevalier de Guiso.

En ce moment la porte s'ouvrit et livra passage à deux gentilshommes qui, après avoir échangé un regard avec l'hôte, se dirigèrent vers la table dressée par le cabaretier, ôtèrent leurs manteaux et s'assirent sans cérémonie,

Bassompierre et ses amis se regardèrent avec étonnement et étouffèrent un cri de surprise.

Ces deux gentilshommes portaient l'uniforme des mousquetaires du roi Louis XIII, compagne de Tréville. Ils étaient grands, bien faits, taillés en athlètes, avaient de longues rapières au côté, deux pistolets en ceinture.

Mais là n'était pas ce qui causait l'étonnement de gentilshommes.

En enlevant leurs feutres, ils avaient laissé voir que chacun d'eux portait sur le visage un loup de velours noir.

Il était tard.

Les buveurs et les soupeurs s'étaient levés les uns après les autres et s'étaient retirés. Il ne restait plus dans la salle que nos sept gentilshommes, dont trois dormaient, et les deux inconnus.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 51.)

## LA DAME DE PIQUE

OU

### LE NIHILISME EN RUSSIE.

#### CHAPITRE XI

##### LE COMLOT

Rien ne ressemble moins, comme on le sait, que les caractères tracés de la main gauche à ceux écrits par la main droite.

Très experte dans l'art peu honorable de contrefaire les écritures, la Sibérienne connaissait également ce secret fort souvent mis en usage par les fabricateurs de lettres anonymes.

Le billet qu'elle fit passer sous les yeux de ses complices, était censé avoir été écrit, dans la prison même de la forteresse, par le juif qu'avait incarcéré la police à la suite de la perquisition pratiquée chez lui.

Poussé à bout par le désespoir et l'abandon dans lequel le laissaient les Nihilistes, après l'avoir trompé par des promesses mensongères, Aaron suppliait le général Drentheln de daigner venir l'interroger à l'instant même, lui promettant des révélations de la plus haute importance.

Le style, l'écriture, tout dans ce billet portait le caractère de l'authenticité.

— Comme contrefaçon c'est un chef-d'œuvre, fit le juge qui s'y connaissait, mais à quoi cela peut-il servir ?

L'ex-colonel eut le mérite de deviner.

— Parfait ! s'écria-t-il, faisons remettre ce billet au général, il sera chez lui pour le rapport à midi et ne manquera pas de sortir à une heure pour se rendre à la forteresse, Bogdanof l'attendra sur la route et...

— Quelle route ? demanda sir John.

— Le plus court chemin de chez lui à la forteresse est par le Champ-de-Mars et les quais, il y a donc mille à parier contre un que c'est par là qu'il passera, fit Nadiège. De plus, les envi-

rons du palais d'été sont généralement déserts, rien ne sera plus facile à Bogdanof que de s'esquiver.

— J'ai pourvu à sa fuite, dit le docteur, et j'en réponds, le projet est-il adopté.

— Oui, à l'unanimité.

— Très bien, je vais avertir notre homme de se tenir prêt ; Nubius, charge-toi du billet.

— Je préférerais ne pas paraître, objecta le juge toujours prudent.

— Donne donc, s'écria Nadiège, il arrivera à son adresse.

— Et moi, demanda le Français, n'aurai-je pas ma part ?

— Trouves-toi, par hasard, sur le Champ-de-Mars et viens nous avertir.

Moins d'une heure plus tard tout était disposé.

À midi et demi le docteur Edward montait dans un traineau de louage, attelé d'un excellent trotteur Orlof, et sortait pour aller visiter ses malades. Le premier chez lequel il descendit, le prince Sazikof, se trouvait demeurer près de l'hôtel du général des gendarmes, à la porte duquel attendait une calèche à deux chevaux.

Le prince avait la goutte qu'entretenait soigneusement un cuisinier français gagé à cinq mille francs par an.

— Mon art ne peut rien contre le sien, répéta le docteur à son malade, et mes pilules sont impuissantes à lutter contre ses truffes.

— Ah ! fit le gourmand, si vous leur donniez la même saveur, je serais sauvé.

La conversation continua quelques minutes sur le même ton, jamais le docteur ne s'était montré si enjoué.

Au bout d'un moment il consulta sa montre et se leva pour sortir.

— Demeurez donc, supplia le prince, vos visites me font tant de bien.

— Je voudrais pouvoir rester toujours, malheureusement mon temps ne m'appartient pas et d'autres malades m'attendent

— Encore quelques instants.

— Impossible, cher prince, le devoir avant tout, mais je reviens, fit sir John en se dirigeant vers la porte, car, connaissant la ponctualité du général des gendarmes il voulait s'assurer de la route que prendrait celui-ci.

La voiture attendait toujours, le docteur feignait de chercher quelque chose dans son carnet avant de s'asseoir dans son traineau.

Une heure sonna, la porte de l'hôtel s'ouvrit : marche, dit sir John à son cocher.

Drentheln montait dans sa voiture dont les glaces étaient baissées ; en passant, le médecin le salua familièrement de la main.

— Toujours en courses, lui dit le général en souriant.

— Je vais voir mes malades.

— Moi aussi, répondit Drentheln.

— A l'hôpital ?

— Non, à la forteresse.

— Je vais aussi de ce côté, à ce soir ; mon général, vous me devez une revanche.

Le haut fonctionnaire s'inclina et sa voiture partit au grand trot.

— Quai du Palais, comtesse Müller, dit le docteur.

— Un homme à cheval, tu sais, dit-il en descendant.

— Je sais, répondit le cocher.

Chez la comtesse Müller, sœur de la baronne du même nom, le docteur était toujours reçu avec joie, très bien vue à la cour

où elle avait ses entrées, Auroro Gregorovna Müller, née Strogonsky, aimait infiniment la conversation de sir John, un homme si comme il faut et si profondément monarchiste, qu'on pouvait lui confier tous les petits secrets du palais.

Or, justement ce jour-là, le général Pankratief venait de monter à son salon et de lui annoncer que le juif Aaron s'était décidé à faire des aveux qui, probablement, mettraient sur la voie de la trop fameuse imprimerie clandestine, où se fabriquaient les pamphlets si insolents contre Sa Majesté.

— Quel bonheur que ce misérable juif soit enfermé, il faudra bien qu'il parle, s'écria la comtesse.

— Et qu'il dise la vérité cette fois, ajouta Pankratief.

— En effet, il est sujet à exultation, remarqua sir John, n'était-ce pas lui qui avait indiqué comme local choisi par les révolutionnaires, les environs du Ministère de l'Intérieur ?

— Le Ministère lui-même, les caves placées juste sous les pieds de la commission de la 3<sup>e</sup> section, dont j'ai l'honneur de faire partie, gronda l'invalido, c'est pour cela qu'il a été mis en prison, et certes cette accusation mensongère méritait d'être punie.

— Certes ! c'est tout simplement une infamie, fit sir John.

— Ayant pour but de discréditer une des meilleures institutions de la Russie, reprit Auroro Gregorovna.

— Une institution qui... mais qu'est-ce donc que ces cris, ce coup de feu sur le quai, s'écria tout à coup l'invalido en se précipitant vers la fenêtre.

— Un boutehnik blessé, un cheval abandonné, une voiture lancée à fond de train, la voiture du général des gendarmes, Dieu tout puissant que se passe-t-il, s'exclama le docteur.

— Ce sont les chevaux du général Drentheln qui auront pris le mors aux dents et qui s'emportent, il n'y a personne dans la voiture, remarqua le général.

— Le boutehnik aura été renversé en voulant arrêter le cheval échappé, un beau cheval, celui peut-être d'un officier supérieur.

— Drentheln ne poursuivrait pas un cheval.

— Les glaces de sa voiture sont brisées, son équipage est arrêté, voici les quartelniki qui l'entourent, Drentheln se dirige vers le palais, c'est incompréhensible.

— Je vais voir ce qui se passe et offrir les secours de mon art à notre excellent ami, s'il en a besoin, fit le docteur qui, depuis un moment, avait vu disparaître dans le lointain son propre traîneau dans lequel Bogdanof fuyait à toute bride après avoir manqué son coup.

— Je pars avec vous, s'écria le général de la 3<sup>e</sup> section, il y a quelque mystère là-dessous.

Et, en effet, les versions les plus étranges circulèrent pendant toute la soirée ; ce ne fut qu'en lisant le lendemain la « Gazette officielle » que la population sut enfin la vérité ou du moins une partie de la vérité.

Sorti à une heure après-midi de chez lui, pour se rendre à la forteresse, le brave Drentheln arrivait à la hauteur du quai de la Néva quand un jeune homme, monté sur un magnifique cheval anglais, s'arrêtant brusquement auprès de sa voiture, tira presque à bout portant un coup de revolver sur le général, et, voyant qu'il l'avait manqué, tourna bride et partit au galop.

Alors, avec le plus grand sang-froid, le commandant des gendarmes ne doutant pas qu'il n'eût affaire à un Nihiliste, avait ordonné à son cocher de se lancer à sa poursuite à fond de train.

Un instant il avait même espéré le rejoindre, car la monture

de l'assassin faiblissait, mais arrivé à la hauteur de l'hôtel Müller et après avoir blessé grièvement un boutehnik qui voulait se jeter à la bride de son cheval, celui-ci avait mis pied à terre et, sautant dans un traîneau de louage arrêté sur le quai, avait disparu sans qu'il fut possible de retrouver ses traces.

## CHAPITRE XII

### FRÈRE ET SŒUR

L'insuccès providentiel de la tentative d'assassinat commise sur la personne du brave général Drentheln, auquel de glorieux services rendus par lui dans la dernière campagne de Bulgarie, avaient valu l'estime particulière de l'Empereur, les sympathies de l'armée et celles du peuple, exaspéra les chefs du parti nihiliste auquel elle faisait perdre la faveur de l'opinion, et dont elle détachait singulièrement l'élément militaire sur lequel ils avaient fondé de si grandes espérances.

Trop engagés dans le crime pour être encore accessibles au repentir, les différents comités, devenus d'autant plus féroces qu'ils se sentaient plus affaiblis, résolurent de couronner leurs attentats par un crime plus odieux encore, qui, en jetant la terreur et le désordre dans la société, pourrait seul favoriser l'exécution de leurs monstrueux desseins.

La sommation adressée si insolentement par le comité de Pétersbourg à celui qu'ils appelaient monsieur Alexandre, étant demeurée sans effet comme sans réponse, il fut arrêté définitivement dans le salon du baron Gunterwald que dans un bref délai, l'Empereur serait assassiné.

Nubius, Ignotus, Vindex, Doctor et la Pikovaia Dame désignés spécialement pour assurer le meurtre et en fixer le jour, tinrent à ce sujet de nombreuses réunions, tantôt chez Vindex au Gastinoï dvor, tantôt chez Tarakanof dont le logement à plusieurs issues se prêtait admirablement aux conciliabules de cette nature.

De leur côté l'italien Menotti, l'avocat Pscholsensky, le sénateur Vasili Sabourof et l'ex-colonel des fédérés de la commune furent chargés de donner le mot d'ordre à tous les chefs de centres, et de s'entendre avec tous les comités répandus dans la Russie, pour qu'au moment même où le tsar tomberait sous la balle ou le poignard d'un infâme scélérat, des meurtres, des incendies, des émeutes, des scènes de pillage et des violences éclatant sur cent points à la fois, terrifiassent la population et empêchassent les paysans indignés de se ruer sur les assassins.

On comprend facilement les immenses difficultés, les dangers sans nombre que présentait un aussi infernal complot pour être mené à bonne fin, les mille détails dont ses organisateurs se trouvaient surchargés, les dépenses considérables qu'il nécessitait.

Beaucoup de petit nobles, d'avocats, de fils de prêtres, d'étudiants étaient prêts à payer de leur personne, fort peu de leur bourse ; ceux qui se mêlent de faire des révolutions, ne sont en général riches qu'en dettes et ne risquent leur vie ou leur liberté, au nom du bien public, que pour se procurer la fortune et les jouissances qu'il s'en promettent.

Tel était le cas de presque tous les membres du comité de Saint-Petersbourg qui, en dehors de la pauvre comtesse, si bien enlacée dans leurs filets et déjà presque aux trois quart ruinée, ne pouvaient pas sérieusement compter sur les secours efficaces de quelques grandes dames, révolutionnaires en théorie, mais très conversationnelles du moment qu'il serait fait appel à leur bourse.

Fœdora elle-même, moins surveillée depuis quelques jours par sa terrible amie, et épouvantée plus encore par l'énormité



les crimes auxquels elle se voyait mêlée que par la menace d'une ruine inévitable, à courte échéance, ne cherchait plus qu'à se retirer d'un parti qui, de jour en jour, devenait de plus en plus répugnant pour elle.

Entre sa nourrice accourue d'Atrada, réveillant en elle des sentiments religieux trop longtemps oubliés, et la douce comtesse Tatiana qui, prenant en pitié cette charmante orpheline demeurée dans l'isolement, voulait lui donner un intérieur dans lequel elle trouverait calme et bonheur, ses idées ou plutôt ses rêveries socialistes et humanitaires se modifiaient rapidement.

Loin de lui être un chagrin, l'absence de Nadiège lui paraissait un véritable soulagement.

Son rôle d'héroïne de roman, auquel elle avait aspiré avec tant d'ardeur, lui causait plus de répugnance et d'effroi que de satisfaction vaniteuse. L'assassinat du brave Atamanof lui causait des remords, la tentative faite contre le général des gendarmes dans laquelle elle avait trempé inconsciemment les redoublait. Pour ce qui lui restait de sa fortune, elle avait voulu n'avoir pas écrit cette lettre insolente que le Sibérienne lui aurait extorquée subrepticement après qu'elle avait eu la coupable imprudence de la signer.

Ne se rendant pas suffisamment compte des fautes qu'elle avait commises, mais comprenant qu'elle s'était trop compromise pour pouvoir continuer à habiter paisiblement Saint-Petersbourg, elle se laissait volontiers aller à rêver un établissement temporaire en pays étranger, agréable exil où, loin de tous les complots et de toutes les sociétés secrètes, la princesse Jean ferait oublier Strella, la petite comtesse, membre du comité secret et trésorière de la secte nihiliste.

La comtesse Tatiana s'occupait sérieusement de ce mariage ; sa nourrice, celle que la jeune fille appelait sa petite mère, sa matouchka l'approuvait fortement. Pourquoi refuser ? Le prince causait agréablement, était bien de sa personne, d'humeur facile, il ferait son chemin, et vraiment Nadiège n'était que ridicule de vouloir s'opposer à cette union...

Favorisées par les conseils de sa nourrice et de Paulovna, sa confidente, fortement entretenues par les visites de la vieille comtesse, ces pensées prenaient un corps, mûrissaient, passaient à l'état de projet, presque de détermination.

Oubliant le volcan sur lequel elle se trouvait, la jeune fille se complaisait à édifier de fragiles châteaux en Espagne qu'un seul coup de foudre pouvait, d'un instant à l'autre, renverser en la précipitant elle-même au fond de l'abîme.

Des leçons de français, il n'était plus question ; en même temps que Nadiège le professeur-colonel avait disparu.

La Sibérienne n'avait pas cependant quitté l'hôtel, mais rentrant chaque soir fort tard, quelquefois pas du tout, c'était à peine si parfois elle s'assoyait, sombre et préoccupée, à table au moment du dîner, mais sans rien dire, ne parlant que par monosyllabes.

Dans l'espérance de s'affranchir complètement de son joug, Fœdora sortait, elle aussi, beaucoup et s'arrangeait toujours de manière à n'être jamais seule chez elle pour éviter toute explication.

En cela, la présence de Tatiana la servait admirablement.

Devant elle, sans pouvoir s'en rendre compte, la Sibérienne se sentait paralysée.

Quant au joyeux vif Maxime, un double motif lui avait fait oublier les Nihilistes, il les trouvait ennuyeux et s'était franchement rallié au gouvernement légal de son pays, par reconnais-

sance pour l'Empereur, auquel il devait un avancement inespéré.

Il avait d'ailleurs d'autres occupations plus agréables que celle de conspirer, les heures qu'il n'était pas forcé de consacrer à son service, il les passait auprès de la belle Olga Volouief.

Cependant les huit jours convenus avec Solovief étaient écoulés et ce n'était qu'avec grand peine que sa funeste complice avait obtenu de lui un sursis de quatre jours.

Retarder plus longtemps l'exécution du crime projeté par ce fou, était impossible, poussés dans leurs derniers retranchements les conspirateurs se décidèrent à agir.

Sauf la comtesse, dont on se défiait et qui ne fut pas convoquée, le conseil secret condamna, à l'unanimité, Sa Majesté Alexandre II à la peine de mort, et désigna comme premier exécuteur de l'odieuse sentence... le comte Maxime Mikalovitch Kourdoukof... après lui, en cas de refus, l'assassin Solovief proposé par Nadiège et Nubius, obtint la pluralité des suffrages.

Quand le nom de Maxime avait été prononcé par Tarakanof, un murmure de mécontentement s'était fait entendre autour de la table du comité.

L'ingénieur italien avait même levé son poignard sur le président en l'accusant de trahison.

Le docteur arrêta son bras, mais dit d'une voix sévère : je m'associe à l'accusation portée contre toi, Nubius, l'homme que tu as désigné n'est pas un assassin sérieux, tu le sais, je demande que séance tenante tu expliques les motifs d'un choix aussi étroitement compromettant. Ce comte Kourdoukof que tu as nommé, je le connais, loin d'être un véritable conjuré, il est et se dit ouvertement partisan du condamné, de plus, tu ne dois pas ignorer que depuis deux jours il est accepté par Olga Volouief, la fille de notre ennemi, comme son fiancé.

Nadiège se leva à son tour : C'est moi, dit-elle, qui ai inspiré ce choix à notre président, ce que j'ai fait c'est en toute connaissance de cause, j'en prends la responsabilité, écoutez moi et jugez moi.

Le timbre sec et métallique de cette voix, l'éclat sinistre des yeux de la Sibérienne, la profondeur si évidente de sa haine contre la société, tout le monde se tut, s'attendant à quelque terrible révélation.

Elle, toujours froide et impassible, continua :

Une révolution sociale comme celle que nous préparons ne s'accomplit pas sans argent. Vous en aviez peu. Pour remplir vos caisses j'ai recouvert une pauvre fille, à esprit faible, mais possédant deux millions, je vous l'ai livrée pieds et poings liés en dépôt de ses propres penchans, en dépôt de son entourage ; son concours ne pouvait nous être utile en rien, mais son argent nous a servi, est-ce vrai ?

(A CONTINUER.)

## LE FEUILLETON ILLUSTRE

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER. TRICEMEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNING GAZETTE  
Boulevard de P. Montréal. 4, Rue St. Jacques.